



Clara prenait plaisir à ces observations.—Page 58—Col. 2.

L'OISEAU DU DÉSERT

III

LA PROPOSITION

(Suite)

Un jeune homme bien mis, qu'on avait vu souvent rôder autour du magasin, et qui affichait pour Mme Brissot une passion extravagante, était étendu mourant sur le plancher, la poitrine traversée d'une balle, et il ne tarda pas à expirer. Mme Brissot elle-même, les vêtements en désordre, était blessée à l'épaule, et, soit émotion, soit souffrance, elle avait perdu connaissance. Son mari, auteur de ce double attentat, était en train de recharger ses pistolets, sans doute pour les tourner contre lui-même, quand on se précipita sur lui ; on le désarma et il fut livré à la justice.

Une enquête s'ouvrit aussitôt au sujet de ce terrible événement. Brissot, fou de rage et de désespoir, prétendait avoir surpris ensemble sa femme et le jeune inconnu ; il avouait les avoir frappés l'un et l'autre dans un transport de fureur. Les circonstances semblaient en effet justifier cet acte de violence ; mais Mme Brissot, dont la blessure n'offrait aucune gravité, et qui n'avait pas tardé à reprendre ses sens, protesta énergiquement à son tour contre certaines assertions de son mari. Elle raconta que, étant montée chez elle pour faire un léger changement à sa toilette, ce jeune homme, qui s'était introduit dans sa chambre sans qu'elle sût comment, s'était montré à elle tout à coup, et s'était jeté à ses pieds en prononçant des paroles sans suite. Surprise et effrayée, elle l'avait supplié de s'éloigner, et elle le repoussait de toutes ses forces quand Brissot était entré, l'air égaré, la bouche écumante, tenant un pistolet à chaque main. Avant qu'elle eût pu dire un mot pour expliquer cette scène, l'inconnu était tombé mortellement atteint ; elle-même, au moment où elle suppliait son mari d'écouter sa justification, avait reçu une blessure qui l'avait renversée évanouie.

Laquelle de ces deux versions était la véritable ? La justice se chargea d'éclaircir ce point ; en attendant,

No 3

Brissot fut emprisonné sous prévention de meurtre.

Le procès, grâce aux journaux, eut un retentissement extraordinaire dans toute la France. Cependant, le jour de l'audience, les faits avaient perdu beaucoup de leur gravité. Dans l'intervalle de l'instruction les deux époux s'étaient réconciliés ; Brissot adorait toujours sa femme, et celle-ci, qui avait peut-être conscience de quelques torts, était fort disposée à l'indulgence et au pardon. Brissot, mis en jugement, subit donc une insignifiante condamnation à une année d'emprisonnement, et encore une moitié de sa peine lui fut remise par la clémence du souverain.

Cette scandaleuse affaire étant terminée, on pouvait croire qu'elle serait oubliée promptement ; mais les époux Brissot n'en jugèrent pas ainsi. N'osant plus affronter les regards de leurs voisins et amis, ils s'empressèrent de vendre le magasin de la *Rose blanche*, dont les affaires avaient fort périçité pendant le procès ; ils réalisèrent tout ce qu'ils possédaient et résolurent d'aller s'établir dans une contrée où ne serait jamais parvenu le bruit de ce funeste événement. Les pays les plus reculés de l'Europe et de l'Amérique ne leur semblèrent pas encore assez éloignés ; ce fut en Australie, aux antipodes de Paris, qu'ils se décidèrent à chercher une retraite, et ils vinrent monter un *store* à Dorling station, dans la province de Victoria.

Tels étaient les événements auxquels Mme Brissot faisait allusion quand elle parlait vaguement de *ses malheurs*. Du reste, on ne la pressait jamais de spécifier la nature des malheurs en question ; en Australie, où tant de gens qui occupent des positions honorables sont d'anciens convicts ou des fils de convicts, il est éminemment impoli de questionner quelqu'un sur son origine ou sur ses antécédents. Aussi les deux époux avaient-ils eu bien rarement à réprimer une curiosité indiscrète ; depuis quelque temps seulement, une circonstance nouvelle avait ramené leur attention vers ce douloureux passé.

Richard Denison ne cachait pas les sentiments de préférence qu'il éprouvait pour Clara, et ses assiduités dans la maison Brissot, permettaient de supposer qu'il songeait à demander la jeune fille en mariage. Richard était d'une bonne famille anglaise et son père

avait exercé autrefois des fonctions éminentes dans la colonie. Il possédait une grande fortune et l'on estimait beaucoup son esprit droit, son caractère loyal. De son côté, Clara était douce, intelligente, malgré un peu de frivolité qu'elle devait peut-être à son extrême jeunesse, et elle passait pour une des plus belles personnes de l'Australie. Outre cela, les affaires de ses parents prospéraient et l'on savait qu'ils seraient en mesure de lui donner une magnifique dot en la mariant. Les deux partis étaient donc assez bien assortis et aucun obstacle sérieux ne semblait devoir s'opposer à cette union.

Cependant le jeune magistrat n'avait pas demandé officiellement la main de Clara et sans doute un motif, autre que sa réserve naturelle, l'empêchait de se déclarer. Ce motif, il n'était pas difficile de le deviner : c'était l'obscurité qui pesait sur les Brissot, et nous avons vu que William, le domestique de confiance de Denison, interprétait contre eux ce mystère obstiné. Richard avait pourtant risqué plusieurs fois des demi-mots pour provoquer un éclaircissement à cet égard ; mais que pouvait répondre la pauvre Clara ? Elle n'avait que douze ans lors de la catastrophe que nous avons racontée, et maintenant encore ses idées étaient très confuses sur les événements accomplis autrefois. D'ailleurs, rien au monde n'eût pu la décider à déverser le moindre blâme sur son père ou sur sa mère. Elle avait donc feint de ne pas comprendre ces insinuations et Richard demeurait convaincu qu'elle ignorait le secret de ses parents. Cette situation néanmoins ne pouvait se prolonger, et au moment où nous sommes arrivés, une définition était devenue inévitable.

A peine les invités eurent-ils quitté la maison, que Mme Brissot demanda d'un air empressé à sa fille :

« Eh bien ! Clara, que t'a-t-il dit ce soir ? »

— Rien de nouveau, chère maman ; il m'a témoigné beaucoup d'amitié, comme à l'ordinaire ; et puis il parle d'une explication qu'il veut avoir avec moi dans le plus bref délai.

— Et soupçonnes-tu, ma fille, sur quel sujet doit porter cette explication ?

— Je... je l'ignore... à moins que ce ne soit au sujet de... des circonstances qui nous ont amenés dans ce pays.

— Et si tu as deviné juste, que comptes-tu lui répondre, ma Clara ?

— Mais rien, maman ; j'étais si jeune, je n'ai jamais bien compris.

— Il suffit, mon enfant, répliqua Mme Brissot en soupirant ; nous avons été malheureux, mais nos malheurs ne sont pas de nature à nous faire rougir. Un malentendu, la fâcheuse précipitation d'une personne qui a toujours été irascible et passionnée, ont causé nos infortunes... Si M. Richard Denison abordait jamais ce point, dis-lui de s'adresser à moi. Je lui apprendrai la vérité, et si austère qu'il soit dans ses principes, il nous plaindra, j'en suis sûre... Mais à ton tour, parle-moi avec une entière franchise : si M. Richard Denison prenait enfin une résolution et venait me demander ta main, faudrait-il la lui refuser ?

— Chère maman, balbutia Clara en rougissant, e n'éprouve pour personne autant d'estime et d'affection que pour lui. Cependant il est si froid, si raisonnable.

— Ah ! voilà le grand mot lâché, dit Mme Brissot en riant, il est froid ! Je me doutais que là serait la véritable pierre d'achoppement. Songe donc, chère petite, qu'on n'aime pas de la même manière dans tous les pays. M. Denison est Anglais, il est magistrat, deux raisons pour qu'il se montre habituellement grave et contenu. Nos Français, par exemple, n'ont pas ce calme, ce pouvoir sur eux-mêmes dans la passion... Et à ce propos, ma fille, continua-t-elle d'un ton léger comme si elle eût déjà oublié le sujet principal de cet entretien, que penses-tu du vicomte de Martigny, ce hardi compatriote, qui a bravé déjà tant de périls ? »

Peut-être Mme Brissot, en parlant ainsi, voulait-elle seulement éprouver sa fille ; peut-être aussi céda-t-elle, de son côté, à un sentiment d'admiration pour leur nouvelle connaissance ; quoi qu'il en fût, Clara ne fit pas attendre sa réponse.

« Quoi donc ! chère maman, dit-elle, pouvez-vous